

Jean-Philippe Roussilhe : de « lalangue d'Oc » à une « écriture d'existence »

Michèle Bardelli

Jean-Philippe Roussilhe est né dans une zone industrielle, à côté de Valence, dans la vallée du Rhône ; il y a des routes, la Nationale 7, des rails, le père y est cheminot¹. Là-bas, on parle français, il le comprend. Ses parents s'y sentent en exil et disent « nous on est de Souseyrac », dans le Lot, ou plus exactement à quelques kilomètres dans un lieu isolé. Pour le jeune J.-P. Roussilhe c'est « le paradis », une ferme au bout du monde, avec des bois autour, où vivaient les grands-parents, fermiers. Là, contrairement à Valence, ça parle occitan. Il ne le comprend pas mais ça résonne d'oc. Le nom propre de J.-P. Roussilhe fait référence aux ruisseaux. Deux lieux, deux langues : une impasse, un clivage.

Le bain de langage

Dès notre premier entretien, dans sa quête d'identité, dans sa quête de l'origine, J.-P. Roussilhe se définit par rapport à la langue. C'est la langue qui a fait traumatisme. « Il y a le désir d'écrire parce qu'il y a cette perte de la langue. Je suis sorti d'une lignée de gens parlant une langue perdue ; ce n'est pas la langue du monde, j'ai besoin de sortir d'une langue commune, de fuir une situation sociale, de trouver une issue dans une écriture propre. »

De cette langue parlée par les grands-parents entre eux, comprise par les parents, il dit : « Strictement, c'est un truc dont je suis exclu. Je suis le premier à ne pas parler cette langue dans la succession. » À Valence, cette langue n'existait pas, l'enfant ne la retrouvait qu'en vacances, jusqu'à l'âge de dix ans.

J.-P. Roussilhe est tombé dans un bain de langage double où l'occitan résonnait pour lui de la chaleur bienveillante de la voix du grand-père : « Là, j'entendais l'occitan, j'entendais mon grand-père, c'était une sorte de miracle, c'était très curieux, ça résonnait, ça faisait partie de l'ambiance sonore ; il y avait du sens mais pour moi, ça n'était qu'un son. » Cela évoque le concept de *lalangue*, néologisme de Lacan, inventé pour rendre compte de la langue, différente du langage, langue d'avant la signification, la communication, empreinte de bribes de langue maternelle, mais aussi de jubilation, de jouissance hors sens.

Ce que J.-P. Roussilhe nous dit là, c'est que cette langue d'oc n'a pas fait sens pour lui, elle ne signifiait pas, elle ne lui a pas permis de trouver sa place dans la langue de l'Autre. Il y a une rupture dans la transmission langagière générationnelle, ce qui va l'obliger à un travail incessant pour naître à une langue qui puisse s'écrire : « Je ne suis

¹ Texte établi à la suite de quatre entretiens ayant eu lieu de l'année 2015 à janvier 2016, entre Jean Philippe Roussilhe, écrivain et Gérald Castéras (fabrique Poëin), son éditeur et moi-même. Les citations entre guillemets sont extraites de ces entretiens.

pas sûr d'être né comme être autonome. » S'il n'y a pas fait sens, ce « son occitan » n'en a pas moins percuté son corps.

Le bain religieux

J.-P. Roussilhe a eu une éducation très religieuse : « Je baignais dedans très fortement. Il y avait un poids très important de la religion, omniprésente dans l'entourage familial. » La religion non plus ne signifiait pas pour lui. De douze à quinze ans, il répétait infiniment dans un texte des litanies religieuses hors sens, dans un ordre particulier où la triade apparaissait indéfiniment : « Je mettais en forme des formules toutes faites de la religion, c'était organisé dans un certain ordre. »

Déjà, on aperçoit une tentative d'écriture, de mise en forme, d'un recours à un ordre chiffré, comme réponse au choc traumatique de la langue. Aujourd'hui, « c'est remplacé par l'écriture, dit-il, mais c'est évidemment très présent ; c'est quelque chose qui est derrière, c'est certain. Quoi qu'il arrive, ça change de mot ou de nom, mais c'est là. »

Le langage mathématique

C'est après sa « sortie de la religion », selon sa formule, qu'il pense avoir trouvé sa solution pour s'inscrire dans le monde : les mathématiques. « Vers 15 ans, j'ai eu une forme d'amour pour les mathématiques, ça a été très violent, je n'étais pas forcément très bon, ça n'a pas grand-chose à voir avec l'école, l'apprentissage. C'était un refuge. À la lettre c'était pour moi la phrase de Galilée : le monde s'écrit en langage mathématique. Je voulais m'inscrire là-dedans. Mon univers devait s'écrire comme ça. » La ligne était droite, infinie, peut-être comme celle des nombres. La recherche dans ce domaine avait une perspective infinie et devait lui permettre une inscription sociale dans le monde.

Mais il invoque son « manque de talent » à poursuivre une véritable recherche universitaire. Il lui a alors substitué la tentative d'écrire une histoire des mathématiques. L'échec à obtenir le diplôme d'enseignant, en raison du franchissement impossible du cap des oraux et l'impossibilité de suivre un raisonnement devant les élèves en tant que maître-auxiliaire, lui feront abandonner toute velléité d'enseignement : « Les mathématiques m'accaparaient complètement, il n'y avait pas de place pour autre chose, il n'y avait pas d'espace de liberté. »

On peut considérer cet amour pour les mathématiques comme une réponse, un essai de traitement d'un réel, une solution par le chiffre, à la différence de la construction d'un symptôme avec une articulation signifiante associant sens et jouissance. L'échec est acté. La ligne infinie est brisée : « Je comprenais qu'il fallait trouver une échappatoire par l'écriture. »

Le parcours sous-titré « esquisse pour la reconstitution d'une ligne brisée ² »

L'effondrement subjectif est majeur, long. *Le parcours* est le premier écrit publié de J.-P. Roussilhe. La première version date de 1997 et fut publiée en 2005. C'est un livre sombre où le héros tente de se reconstruire après sa chute. Je cite : « Pour tout un chacun, la vie

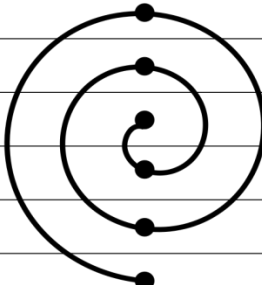
² Roussilhe J.-P., *Le Parcours*, éditions Le Manuscrit, juin 2005, www.manuscrit.com.

est une chute. De trois mètres environ : du bain utérin à la fosse commune (maman ! maman ! pourquoi m'as-tu laissé tomber ?) Non, vraiment, rien d'original. »

Les têtes de chapitres sont des adjectifs en minuscules commençant tous par « in » ou « irr », du côté du déficit, du dépréciatif. Le premier est « innascible ? », c'est-à-dire « incrée ». C'est un attribut de Dieu. Il n'y a pas de commencement. Il n'y a pas non plus d'accès au vivant sans l'entrée dans un discours. Puis il continue avec les adjectifs « infantile ? », « inhibé ? », « inepte ? », « i(d/r)réaliste ? », « irrésolu ? »

Dès ce premier écrit, on reconnaît un style. Il est difficile de savoir qui parle, entre l'auteur, le héros, le narrateur. Il y a une mise en abîme, des effets de miroir, de double que l'on retrouvera dans tous ses écrits ultérieurs. Les personnages sont nommés par une seule lettre. « C'est le signe le plus élémentaire », dit-il : une lettre, l'humain résumé à une lettre.

Pendant ce long temps, J.-P. Roussilhe lit beaucoup, s'intéresse aux écrivains de l'Oulipo, notamment Jacques Roubaud, mathématicien et poète, et fait la trouvaille de la « sextine », qui est une forme poétique médiévale composée de six sizains, dont les mots en fin de vers restent les mêmes, mais répartis selon un ordre différent : mathématiquement parlant, il s'agit d'une permutation d'ordre 6.

I		II III IV V VI
1		6 3 5 4 2
2		1 6 3 5 4
3		5 4 2 1 6
4		2 1 6 3 5
5		4 2 1 6 3
6		3 5 4 2 1

À gauche, l'ordre des rimes de la première strophe. Au centre, le système de rotation des rimes appliqué à chaque strophe. À droite, l'ordre des rimes des cinq strophes suivantes.

Cette trouvaille est essentielle pour lui, elle l'enchant d'abord par la « beauté de la forme, sans obligatoirement alors lui donner un sens précis, juste une forme arbitraire ». Il se décide à poursuivre un travail d'écriture en se servant de la sextine comme structure. « J'écrirai ce roman, dit-il, avec la sextine comme structure et des personnages qui permuteront. » Mais « ce roman » peut s'entendre aussi ainsi : « J'écrirai cette langue-là ce roman », c'est-à-dire la langue d'oc.

Le livre a été écrit clandestinement, il a eu plusieurs versions de 1997 à 2004, date où il a montré ses textes pour la première fois à son ami Gérard Castéras. Après plusieurs refus, le livre a été publié, en 2005, aux éditions Le Manuscrit. C'est une édition électronique, sans travail d'éditeur, qui tire le livre sur papier au « un par un », à la demande d'un lecteur, en toute discrétion donc.

La Fabrique Poëin : la possibilité du livre-objet

La rencontre avec G. Castéras, créateur de la Fabrique Poëin, Pôle de création et de diffusion d'OLNI (objets livresques non identifiés), lui ouvre un continent, une

autorisation, une reconnaissance et une liberté de forme, de composition lui permettant une mise à distance d'une narration classique, d'avec une prose refusée, impossible. C'est une édition d'art, à tirage limité, à l'abri de la notoriété. Pour J.-P. Roussilhe, « la création d'un livre objet d'art apporte une dimension formelle au texte, qui permet de dépasser sa forme linéale ». C'est la fusion d'un texte avec une proposition plastique.

C'est le oui de G. Castéras qui a fait point final, point de capiton, au livre *Le parcours*. « Je le relisais encore et sans cesse, corrigeant une virgule là, un mot ailleurs, je pourrai y être encore. La fonction de l'édition, c'est de mettre un point à un texte, de le figer et de passer à un autre. » J.-P. Roussilhe, confie à l'éditeur la mise en place du point final, le soin de l'arrêter.

À partir de cette rencontre, comme le dit très bien son éditeur, on va suivre une véritable « généalogie » de l'écriture de J.-P. Roussilhe. On assiste à la genèse d'une écriture propre, d'une construction. Chaque création s'enchaîne logiquement à la suivante, tissant un fil sans fin, un bord autour d'un trou pour tenter de cerner « la langue perdue ». J.-P. Roussilhe, est passé de la droite infinie à la spirale infinie. Chez J.-P. Roussilhe, il y a une rupture radicale entre la « *lalangue d'oc* » purement sonore, hors sens, qui a marqué définitivement son corps, et la langue française. Il ne peut pas, ne veut pas une écriture narrative linéaire, celle d'un livre classique, avec une prose fluide. Pendant l'entretien, il va jusqu'à dire : « La langue française n'est pas forcément ma langue, je ne suis pas bilingue, il y a cette puissance de l'occitan derrière, il se peut que l'acte d'écrire ait à voir avec l'occitan, comme le goût du livre-objet. Le livre-objet a une forme particulière, pour échapper à cette liberté classique de l'écrit. L'acte d'écrire m'est étranger, parce que l'occitan, tel que je le connais, c'est une langue orale, ce n'est pas une langue écrite. »

Le lien « langage mathématique – écriture poétique »

Son premier livre édité à la Fabrique Poëin, en 2007, s'intitule *Stèles pour une pléiade*. C'est un hommage poétique à sept de ses « phares » en littérature : James Joyce, Franz Kafka, Ezra Pound, Samuel Beckett, Cesare Pavese, Claude Simon, Joseph Brodsky. Ces auteurs ont eu chacun un rapport très singulier à l'écriture et se sont autorisés à pétrir, triturer, travailler la langue dans un enjeu de survie. Pour chaque « phare », il y a successivement une image très grossie « pixélisée », une page « stèle » avec le nom, le prénom, les deux dates de naissance et de mort de l'auteur, une page avec un extrait photographique de son écriture manuscrite et enfin, un poème, fait par J.-P. Roussilhe, avec quelques mots, des signifiants tout seuls, isolés, arrachés à la vie de l'écrivain. C'est en somme une biographie stylisée, épurée et minimale.

L'extension de l'intérêt pour la sextine va alors pouvoir prendre sa place, car au-delà de la beauté de la forme, il y a la richesse de la poésie du troubadour Arnaut Daniel au XII^e siècle. Cette forme, utilisée par Dante et Plutarque, était écrite avec une contrainte mathématique complexe et elle pouvait aussi être chantée par les troubadours.

C'est la première fois que J.-P. Roussilhe opère ainsi. On a alors là, pour la première fois, une accroche, une agrafe, un nouage entre la pure sonorité de l'occitan, « *lalangue d'oc* », bout de réel, et une écriture de cette langue occitane, sous une forme poético-mathématique. On passe ainsi du son à l'écrit. C'est un lien, une articulation nouvelle dans la langue d'oc, entre la jouissance et le signifiant. Pour J.-P. Roussilhe, pour qui l'occitan était une « langue tout à fait mineure, abâtardie, un patois » (qu'on peut

entendre aussi « pas toi » pour lui qui s'en dit exclu), ce mode d'écriture est un appui solide, apaisant. C'est une sortie de l'exil, une forme de lien avec la « langue perdue », de nouage, d'épissure. Il va s'en servir dans plusieurs de ses créations suivantes.

Le livre-objet suivant est *VERT BOUTEILLE*, *BLEU KLEIN*, écrit en 2007. Le support d'écriture est une bande de Moebius, déroutant le lecteur qui ne trouve ni commencement ni fin à l'écriture. Pour J.-P. Roussilhe, le couple lecteur-auteur est aussi une espèce de ruban : « C'est le lecteur qui fait le récit », dit-il.

À sa suite, *DATA*, écrit en 2012, est une biographie uniquement chiffrée ; le lecteur est invité lui aussi à composer son « poème numéral » pour traduire par des chiffres, et des dates, les émotions d'une vie. La mise à distance du sens est totale ; reste la jouissance du chiffre. Il va encore plus loin dans *Turing's vita brevis (1912-1954) – cryptique* où la première partie du livre est une biographie codée, cryptée d'Alan Turing, le déchiffreur du système de codage de l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. La biographie de Turing est en clair dans la seconde partie, avec le phénomène de répétition du récit, de substitution de mots selon le modèle poétique choisi.

J'ai rencontré l'écriture de J.-P. Roussilhe lors d'une lecture à plusieurs voix, à la Grange Poëin, de son livre *KUBRICK'S CUBE # 1-6*, commencé en 2006 et publié en 2011. C'est un véritable objet d'art, que la délicate intervention du peintre Joël Frémot rend encore plus précieux. Comme préliminaires obligés et avant toute lecture de cet objet, qui nous apparaît comme une énigme, il faut le regarder, sortir avec précaution chaque volume, l'ouvrir délicatement. Il est conçu comme un cube, un vrai cube avec six relations, c'est-à-dire six volumes correspondant chacun à un film de Stanley Kubrick. L'utilisation de la sextine permet à J.-P. Roussilhe, une composition quasi musicale, invitant à rentrer dans l'univers spatial de S. Kubrick.

Dans *DYADE etc.*, il suggère une possibilité infinie de lecture, ce qui dérouté encore une fois le lecteur. Cette offre annule en quelque sorte le sens de ce livre qui est pourtant le plus écrit. C'est en effet la première œuvre où l'on peut déceler un contexte autobiographique, avec la perte de l'occitan, la chute de l'église, les horreurs du monde, la mathématique résistante, etc. Comme le dit son éditeur, c'est un peu comme si le chemin antérieur parcouru autorisait ce dévoilement partiel. Les camouflages habituels tombent un peu. Mais le lecteur doit être consentant, impliqué, obligé qu'il est, pour lire, de manipuler le livre, de le tourner, de chercher la page suivante, de faire corps avec lui, pour une lecture diffractée, non linéaire.

La dimension cosmique, astrale de l'écriture.

La dernière création de J.-P. Roussilhe est sortie en décembre 2015. Elle a pour titre *DISANT DISQUE ET SPHERE*. Au premier abord, c'est un CD. Sur la première page de la pochette, une photo du Zodiaque de Dendérah, bas-relief de l'Égypte antique, qui comporte outre la disposition des corps célestes, des représentations d'une éclipse solaire et d'une éclipse lunaire. Sur la dernière page, une photo de la modélisation de l'univers selon Kepler, qui voit dans les lois qui régissent les mouvements des planètes, un message divin adressé à l'homme. En ouvrant, une citation en exergue extraite par J.-P. Roussilhe du *Théétète* de Platon³ : « Il observait les astres et, comme il avait les yeux au

3 Platon, *Théétète Parménide*, Paris, GF-Flammarion, 2016, p. 109.

ciel, il tomba dans un puits. » Le disque, centré par un trou, est un miroir où le lecteur se voit lisant, mais c'est aussi une projection du ciel. Douze rayons partent du trou, séparant les douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque. Le disque a été tiré en vingt-quatre exemplaires. Les douze rayons sont douze bandes d'écriture sans début ni fin, qu'on peut lire une face après l'autre ou en passant par le trou, sans majuscule, même aux noms propres (Galilée, Kepler, Dendérah).

L'écriture en spirale, qui passe par un trou, évoque le tore utilisé par Lacan, avec un vide intérieur. C'est une sorte de pneu creux qui cerne, qui borde le trou central.

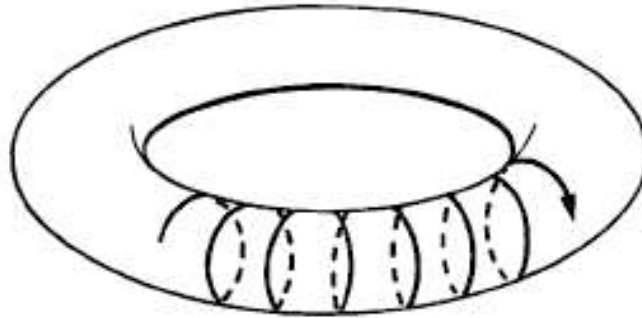


Figure 1 : Le tore

C'est une écriture de littoral, c'est son « écriture propre », sa création pour tenter de border le trou. J.-P. Roussilhe n'historise pas son roman familial, il n'écrit pas non plus de fictions romanesques, il invente une écriture plutôt du côté d'une nomination, d'une inscription.

Alors que je l'interrogeais sur le choix du mot « disant » dans le titre, pour questionner la différence entre le dit et l'écrit, il nous a traduit son titre : *DISANT DISQUE ET SPHERE*, sans ponctuation. Décrypté, le titre, qui a été premier par rapport à la création du livre-objet, devient alors : « 10 ans dis ce qu'est ce faire » ! Ce livre-objet a été créé pour les dix ans de la création de la Fabrique Poëin. « Faire », « créer » est la traduction grecque du verbe « Poëin ». J.-P. Roussilhe, a voulu faire résonner le « dire » et le « faire », allusion au livre de John Langshaw Austin, philosophe du langage ordinaire : *Quand dire c'est faire*⁴.

Même G. Castéras, son éditeur et ami, habitué aux jeux de mots, d'homophonie et d'assonance de J.-P. Roussilhe ne le savait pas, ne l'avait pas saisi. Car si J.-P. Roussilhe, tient à être lu, à être lisible (« quand j'écris, il y a toujours la présence du lecteur, est-ce que ça tient, est-ce que ça peut être lisible, est-ce que je peux le défendre même, c'est une question que je me pose constamment »), il laisse le lecteur à son acte de lire.

Une « écriture d'existence »

La création du « livre-objet » passe d'abord par l'invention de l'objet-support, qui constitue une armature, un gros-œuvre, où J.-P. Roussilhe pourra déposer sa « production scripturaire », elle-même soumise à la contrainte mathématico-poétique, voire cosmopoétique. La contrainte est une nécessité. Je le cite : « C'est un travail de jalonnement,

⁴ Austin J. L., *Quand dire c'est faire*, Paris Seuil, Paris, 1970.

qui peut s'apparenter à un mode de transcription mathématique ; on a des étapes, on fixe un cadre au départ, après on remplit, on comble les vides par des théorèmes, de façon de plus en plus précise, c'est-à-dire écrire un texte comme on démontrerait un théorème. »

Dans *LUMIERES ANGLAISES*, le volume 4 correspondant au film *Barry Lyndon* de *KUBRICK'S CUBE*, il écrit : « L'important est de parvenir à remplir les petites cases de prose ; tu doutes quand même du sens de ta démarche ; une question à ne pas te poser maintenant : tiens-toi simplement, dans un premier temps à ton programme. »

Dans son idéal d'écriture, l'objectif serait de n'utiliser aucune ponctuation excepté le tiret. « Ce serait une sorte de fil interrompu, ce serait se limiter à ça. Les points-virgules et autres ponctuations sont des pis-aller, des signes d'échec dans une forme de simplification ; ça vient troubler un peu cet objectif. Le point c'est l'endroit où je veux aller, c'est le centre de la spirale. Je ne veux pas utiliser le point qui signifie qu'on est arrivé à quelque chose d'achevé. Je ne sais pas ce que je cherche ; les sujets que j'aborde sont des prétextes dont j'imagine qu'ils vont m'amener quelque part, je ne sais pas trop où, c'est dans un brouillard. L'acte physique d'écrire n'est pas quelque chose de naturel, ça vient tard dans le processus, c'est même presque à la fin du processus. C'est une écriture assez désincarnée. »

J.-P. Roussilhe se posait lui-même déjà la question de la fonction de l'écrit pour lui dans *Le parcours* : « Mon problème, vivre et survivre. J'écris un peu, histoire d'exorciser ce mal-être. Et puis, aussi, pour exister (si peu !) Comment se faire une existence sans destin ? L'écriture comme moyen. Le livre, seule raison de vivre, seul moyen de laisser une trace, postérité obsédante. »

Il définit son acte d'écrire comme une récupération d'une forme de langue perdue. C'est une défense, une écriture « contre », une protection contre un monde rejeté : « Cette écriture doit rester protégée de l'intrusion du monde, du fait de l'échec des mathématiques. » C'est une construction littorale, un barrage toujours à reconstruire, un fil sans fin, interrompu par des morceaux de phrases, de segments accrochés. « Je suis à cheval sur deux mondes, je n'ai pas de point fixe par rapport à ça. » Entre une langue, l'occitan, sonore, non comprise, non écrite, et la langue française non faite sienne, même s'il la parle, non inscrite dans une transmission langagière, J.-P. Roussilhe a inventé une écriture singulière, qui s'éloigne du sens commun, qu'il épure comme pour s'approcher au plus près d'un impossible à dire, d'un réel inassimilable. C'est un traitement de son réel par la lettre, pas seulement la lettre de l'alphabet, mais aussi le chiffre, le code, pour exister.

« Le livre est la seule façon de laisser une trace, c'est peut-être une pierre tombale, un mode de transmission par l'écriture... J'en sais rien... », conclut-il modestement. La trace d'un passage.